

New Europe College – Institut d'études avancées
&
Institut des Études Sud-Est Européennes de l'Académie Roumaine
Revue des Études Sud Est Européennes

L'empereur hagiographe
Culte des saints et monarchie byzantine
et post-byzantine



Textes réunis et prescutés par
Petre Guran

Image de la couverture I : l'empereur Léon VI dans la coupole centrale du narthex de l'église du monastère de Horezu (photo P. Curan, avec la permission de l'abbesse de Horezu).

Série des publications RELINK du New Europe College

L'empereur hagiographe
Copyright © 2001 - Colegiul Noua Europă
ISBN 973 – 98624 – 6 – 2

Le monastère athonite des Ibères et l'Espagne

Dumitru NĂSTASE

Édifié de 962 à 963/4, le plus important monastère athonite, celui de Lavra – plus tard Grande Lavra – fut fondé, on le sait, par saint Athanase l'Athonite, aux frais de Nicéphore II Phokas¹. Sa fondation fut suivie d'une augmentation spectaculaire du nombre des couvents sur le Mont Athos, devenu vite la Sainte Montagne par excellence². Parmi ceux-ci, encore du vivant d'Athanase³, il y en a aussi quelques-uns dont les fondateurs et les moines arrivent «de Rome elle-même, d'Italie, de Calabre, d'Amalfi, d'Ibérie (c'est-à-dire de Géorgie), d'Arménie...»⁴ («...^ςπ̄ τε ~Ρμῆ α-τ?, <Ιταλῶ, Καλαβρῶ, <Αμλφῆ, <Ιβηρῶ, <Αρμενῶ...»). Comme on l'a fait remarquer⁵, «dans cette liste... figurent probablement toutes les régions et tous les groupes ethniques représentés au Mont Athos vers la fin du X^e et le début du XI^e siècle».

¹ Paul Lemerle, dans *Actes de Lavra*. Première partie, *Des origines à 1204*. Edition diplomatique par Paul Lemerle, André Guillou, Nicolas Svoronos, avec la collaboration de Denise Papachryssanthou, Texte, Paris, 1970, p. 33-36.

² Vers 972 le typikon de Jean Tzimiskès y enregistre au moins 46 couvents et, en 1045, celui de Constantin IX Monomaque plus de 180. *Actes du Prôtaton*. Edition diplomatique par Denise Papachryssanthou, Texte, Paris, 1975: le typikon de Tzimiskès, n° 7; celui de Monomaque, n° 8 (l'indication du nombre des higoumènes des couvents athonites – et donc des couvents eux-mêmes –, ligne 37-38).

³ Athanase est mort vers l'an 1000 (au plus tôt en 997). Voir Jacques Noret, dans *Vitae duae antiquae Sancti Athanasii Athonitae*, editae a..., Turnhout-Leuven, 1982, p. CX-CXI. Cf. P. Lemerle, dans *Actes de Lavra*, I, cit., p. 47-48.

⁴ *Vitae duae...*: Vie A, ch. 158, l. 6-7; Vie B, ch. 43, l. 14-16.

⁵ Denise Papachryssanthou, dans *Actes du Prôtaton*, p. 83, n. 210.

Le plus ancien des monastères fondés par ces étrangers – Ἰβηροί, comme les appelle la *Vita* de saint Athanase⁶ – est celui géorgien, «des Ibères» (*Iviron*), selon le nom dont les Byzantins désignaient ce peuple. Ses fondateurs furent Jean l'Ibère et son fils Euthyme, ainsi que leur parent Jean Tornik, tous les trois de grands seigneurs, membres d'une famille importante, dominant une région du Caucase, vassaux et familiers du roi géorgien David de Tao, auquel Byzance accorda le titre de curopalate en contrepartie de son allégeance. Leur couvent fut élevé vers 979/980, mais ses fondateurs et leurs premiers compagnons étaient arrivés plus tôt, vers 965 ou peu après, à l'Athos, où ils furent d'abord hébergés par Athanase à Lavra⁷.

De toute l'histoire, très riche, de l'établissement athonite des Géorgiens, je m'arrêterai dans la communication présente à un seul épisode, apparemment fort curieux, début d'une aventure inachevée, qui aurait dû entraîner les fondateurs d'Iviron dans un grand périple méditerranéen, vers les lointains rivages de l'Espagne.

Après la mort de Jean Tornik, survenue vraisemblablement à la fin de l'année 984⁸, Jean l'Ibère «décida de fuir en Espagne en emmenant

⁶ *Vitae duae...*: Vie A, ch. 158, ligne 20.

⁷ Notamment: Jacques Lefort et Denise Papachryssanthou, « *Les premiers Géorgiens à l'Athos dans les documents byzantins* », *Bedi Kartlisa*, 51, 1983, p. 27-33; *Actes d'Iviron*, I, *Des origines au milieu du XI^e siècle*. Edition diplomatique par Jacques Lefort, Nicolas Oikonomidès, Denise Papachryssanthou, avec la collaboration d'Hélène Métréveli, Texte, Paris 1985 (désormais *Iviron* I), voir l'Introduction de J. Lefort, p. 3-63 (surtout p. 19 sq.). Cf.: D. Nastase, « *Les débuts de la communauté œcuménique du Mont Athos* », Σ@μμεκτα, 6, Athènes 1985 (désormais Nastase, *Débuts*), p. 253-254; id., « *Le Mont Athos et l'Orient chrétien et musulman au Moyen Âge* », *Revue roumaine d'Histoire*, 32/3-4, Bucarest 1993, p. 310-311. Principale source, *La Vie géorgienne de Jean et d'Euthyme*, par Georges l'Hagiorite. Voir sa traduction française par Bernadette Martin-Hisard, « *La vie de Jean et Euthyme et le statut du monastère des Ibères sur l'Athos* », *Revue des études byzantines*, 49, 1991, p. 67-83, traduction, p. 84-134.

⁸ J. Lefort, dans *Iviron* I, p. 32.

son fils et quelques disciples...»⁹. Mais à Abydos, où il s'était rendu «en quête d'un bateau en partance pour l'Espagne», le groupe fut retenu par le commandant local et refoulé vers Constantinople, où «les rois» (c'est-à-dire les deux basileis, Basile II et Constantin VIII) obligèrent les fuyards de retourner à l'Athos¹⁰.

L'explication qu'on accepte pour cette tentative de Jean l'Ibère est celle même que donne son biographe: selon lui, auparavant Jean «n'avait supporté les bruits et l'agitation» à l'Athos, que pour sauver l'âme de Tornik. La mort de celui-ci le délivrant de cette obligation morale, il abandonna la Sainte Montagne pour aller en Espagne, parce qu'«il avait entendu dire que de nombreuses familles et personnes d'origine ibère étaient établies là-bas»¹¹. Le seul commentaire que j'ai rencontré sur ces lignes, attribue l'information détenue par Jean sur la présence d'«Ibères» en Espagne à une tradition pouvant remonter à Strabon¹².

Or, Jean n'avait pas de motif pour s'attendre que dans le pays où il voulait se rendre il allait trouver moins de bruit et d'agitation – plutôt au contraire – qu'à l'Athos. Par ailleurs, s'il désirait rencontrer des compatriotes, pourquoi aller les chercher si loin, dans le péril et, quand même, l'incertitude d'en trouver, et non pas dans son propre pays, de beaucoup plus proche, qui lui était, bien entendu, familier et, normalement, plus accessible?

L'unique réponse qui me semble raisonnable à cette question, est qu'il ne pouvait pas y aller et que la même cause qui le lui interdisait l'avait déterminé à s'enfuir en toute hâte de l'Athos pour chercher loin de là un milieu qui lui fût accueillant et familier.

Pour essayer de découvrir cette cause, il nous faudra d'abord remonter quelques années avant la mort de Tornik. Afin de devenir moine, celui-ci avait dû abandonner une glorieuse carrière militaire.

⁹ B. Martin-Hisard, *op.cit.*, p. 96, ligne 369-370.

¹⁰ *Ibid.*, p. 96-97, ligne 374-395.

¹¹ B. Martin-Hisard, *op.cit.*, p. 96, ligne 370-374.

¹² J. Lefort, *op.cit.*, p. 33 et n. 1; B. Martin-Hisard, *op.cit.*, p. 96, n. 59.

En 978, à la demande du jeune empereur Basile II, il devait pourtant reprendre les armes et se mettre à la tête du contingent géorgien qu'à l'appel du basileus, le roi « ibère » David de Tao avait envoyé à la rescousse des troupes byzantines commandées par Bardas Phokas, en difficulté devant la marche victorieuse de l'usurpateur Bardas Skléros, qui s'était proclamé empereur en Asie Mineure. Vaincu, ce dernier se réfugia à Baghdad, et c'est avec l'énorme butin réalisé pendant cette campagne que Tornik, rentré au Mont Athos, put édifier le monastère d'Iviron¹³. Promu syncelle à Constantinople, « par la grâce des saints rois »¹⁴ (= les deux basileis), il finira sa vie à l'Athos quelques années plus tard, comme on l'a vu.

Mais en 986, peu après la mort de Tornik, Bardas Skléros revint et revendiqua de nouveau le trône byzantin. Cette fois, Bardas Phokas fit de même, se proclamant lui aussi empereur, en 987, et il fut à nouveau aidé par le roi David de Tao, mais maintenant *contre* les empereurs légitimes, Basile II et Constantin VIII. Réussissant à capturer Skléros, Bardas Phokas, devenu maître de l'Asie Mineure, marcha sur la capitale. Ce n'est qu'en faisant appel à Vladimir I^{er} de Kiev que Basile II put finalement vaincre l'usurpateur, qui perdit aussi la vie, dans une bataille décisive, qui eut lieu justement à Abydos, le 13 avril 989¹⁵. Peu avant, les troupes géorgiennes alliées à Bardas Phokas avaient été écrasées et leur commandant – peut-être un neveu de Tornik le moine¹⁶ – tué par une armée byzantine qu'avait envoyé Basile II¹⁷.

On se rend bien compte de la situation très difficile dans laquelle se retrouva le roi David, menacé à son tour par le *basileus* victorieux,

¹³ Pour le rôle de Tornik dans la répression de la révolte de Bardas Skléros, plus récemment, la présentation de J. Lefort, *op.cit.*, p. 22-24 (avec sources).

¹⁴ *Loc. cit.*, p. 23 (la source, p. 9).

¹⁵ Georg Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, IIIe édition, Munich, 1963, p. 251-252.

¹⁶ N. Adontz, *Tonik le Moine*, dans *id.*, *Etudes arméno-byzantines*, Lisbonne, 1965, p. 305, 410.

¹⁷ René Grousset, *Histoire de l'Arménie, des origines à 1071*, Paris, 1973, p. 513.

à cause du rôle qu'il avait joué pendant la crise. Il ne put s'en tirer, qu'en renouvelant sa soumission à Basile II et en l'instituant son successeur, ses Etats revenant effectivement au *basileus* à la mort de David, vers l'an mil¹⁸.

C'est en plaçant l'aventure de Jean l'Ibère et de son groupe dans ce contexte historique, qu'elle trouve sa véritable explication. On sait bien que les dirigeants des athonites géorgiens étaient étroitement liés avec leur roi, David de Tao. Vu ces relations, Jean dut tenter de s'enfuir, non en 985, comme on l'a supposé¹⁹, mais une année ou deux plus tard, à l'époque de l'alliance de David avec l'usurpateur Bardas Phokas. On comprend qu'à ce moment là, les routes pour le Caucase étaient fermées aux fuyards et que, dans le lointain pays du côté opposé où ils voulurent s'en aller tout en comptant sur un accueil favorable de la part de congénères supposés, ils cherchaient surtout l'assurance de se soustraire à toute poursuite possible. C'est que, dans les conditions de la crise politique et militaire par laquelle passait l'Empire, ils devenaient pour «les rois», en fait pour Basile II, des otages de marque, qu'il ne pouvait pas laisser lui échapper.

Cette condition n'avait rien d'exceptionnel. Plus particulièrement, elle doit nous rappeler que, d'abord, c'est dans un groupe d'otages qu'Euthyme, le fils de Jean, avait été envoyé à Constantinople, à Nicéphore Phokas, par le même David de Tao²⁰. D'autre part, à la mort de ce dernier, en prenant possession de «son héritage» caucasien, Basile II emmena avec lui, comme otages, un neveu du roi défunt, ainsi que de nombreux représentants des grandes familles de l'État qui lui revenait ainsi²¹. On ne saura s'imaginer que, dans les circonstances rappelées plus haut, la position des personnages aussi importants, de tous points de vue, que les Ibères athonites, pouvait

¹⁸ I. Skylitzès, *Synopsis Historiarum*, I. Thurn éd., Berlin, 1973, p. 339-340, ligne 72 sq.; I. Zônaras, *Annales*, M. Pinder éd., tome III (*Epitomae Historiarum Libri XIII-XVIII*), Bonn, 1897, p. 557, ligne 11-17.

¹⁹ J. Lefort, *op. cit.*, p. 33.

²⁰ *Ibid.*, p. 19-20 et, surtout, Nastase, « *Débuts...* », p. 254.

²¹ Les sources, plus haut, n. 18.

différer de celle de ces otages, représentants, comme eux, de l'aristocratie du pays soumis, mais à la valeur desquels ils ajoutaient celle de leur état ecclésiastique particulier. Et le commandant d'Abydos montre qu'il s'en rendait parfaitement compte, lorsqu'il déclara à Jean: «j'aurai de grands ennuis si je te laisse partir; je vais écrire aux rois et tu feras ce qu'ils te diront»²².

L'évolution de la crise et son dénouement offrirent ainsi à Basile II la possibilité de conférer à sa solution, par laquelle il devenait en réalité le maître de la Géorgie, une légitimité, dont la source divine était garantie par la présence et l'activité – signifiant de leurs accord et «bénédictio» – des moines et du monastère des Ibères dans la communauté œcuménique athonite, elle aussi sous l'autorité de l'empereur.

Comme j'ai tâché de le montrer dans toute une série de travaux, la communauté multi-ethnique et pan-orthodoxe du Mont Athos constituait elle même un symbole vivant de «l'empire chrétien œcuménique», tel que l'idéologie impériale byzantine le concevait. Dans ce cadre, par le truchement des monastères étrangers, fondés, *dans toutes les occurrences connues*, par de très proches parents (fils, frères), ou par de grands seigneurs, familiers des souverains de leurs patries, ces derniers ne faisaient que reconnaître l'autorité de l'empereur de Constantinople et son rang de chef suprême de la famille médiévale des souverains²³. C'est un cas particulier découlant de cette signification générale de la Sainte Montagne – et la confirmant, par conséquent – que met en lumière le résultat de la présente enquête.

²² B. Martin-Hisard, *op. cit.*, p. 96, ligne 380-381.

²³ Voir notamment: D. Năstase, « *Le Mont Athos et la politique du patriarcat de Constantinople, de 1355 à 1375* », Σμμεικτα, 3, 1979, p. 121-174; id., « Le patronage du Mont Athos au XIII^e siècle (communication présentée au XV^e Congrès International d'Etudes Byzantines, Athènes, 1976) », *Cyrrilomethodianum*, 7, Salonique, 1983, p. 71-87; id., « Débuts... », p. 251-314 (pour Iviron, p. 253-256, 310); id., « *Le Mont Athos et l'Orient chrétien et musulman...* », p. 309-318 (pour Iviron, p. 310-311).